

La Grande Guerre : une guerre totale, une guerre mondiale

Sarah Delvin

La Première Guerre mondiale va connaître une totalisation progressive du conflit : ses implications et ses conséquences vont toucher non seulement les combattants, mais aussi l'ensemble des civils.

La guerre de position se met en place à la fin de l'année 1914. C'est le début d'une guerre longue, qui va accélérer la poursuite d'une continuelle technicisation et modernisation des moyens de destruction. Cette nouvelle forme de guerre nécessite la mobilisation de ressources économiques, financières, sociales, humaines et même symboliques importantes.

Une véritable économie de guerre se met donc en place à l'arrière du front occidental, d'une part en orientant la production des industries vers la fabrication d'armement et, d'autre part, en mobilisant de la main-d'œuvre, notamment féminine et coloniale, pour remplacer les hommes partis au combat.

L'État va multiplier ses interventions et recourir aux impôts et à l'emprunt pour financer la guerre, de plus en plus coûteuse. De plus, afin de canaliser la population et maintenir son consentement, une intense propagande se développe : la « mobilisation des esprits » est en marche.

La totalisation de la guerre ne se limite donc pas à l'extension géographique des combats : elle implique des bouleversements moraux, économiques, humains, culturels et sociaux. En résumé, la mobilisation économique, financière, politique, sociale, intellectuelle et morale crée les conditions d'une guerre totale : toutes les forces, toutes les énergies, toutes les ressources sont mobilisées pour remporter la guerre.

Les caractéristiques d'une guerre totale seront encore amplifiées lors de la Seconde Guerre mondiale.

L'effort de guerre : dirigisme étatique, mobilisation économique, emprunts et effets sociaux



Fabrication de canons, Usine Krupp, Allemagne, 1915

Cela nécessite une innovation technologique conséquente ainsi qu'un interventionnisme étatique, qui se manifeste dans plusieurs domaines : réquisitions, impôts, mobilisation du personnel qualifié, gestion de la pénurie. Les États vont réglementer, orienter et diriger la production, selon des modalités complexes et variables d'un pays à l'autre. En général, une étroite imbrication entre les milieux industriels, militaires, publics et parfois même syndicaux se met en place, orientant la production vers la fabrication de matériel de guerre.

Outre la mobilisation massive de soldats, les États vont de plus en plus intervenir dans l'économie. Les états-majors belligérants, ayant tablé sur une guerre courte, constatent que les stocks des munitions diminuent rapidement, ce qui entraîne une crise de munitions. Face à cette pénurie et à la nécessité d'utiliser désormais des armes modernes (on assiste à une véritable course aux armements), les industries doivent improviser et réorganiser leurs outils de production pour approvisionner le front.



Fabrication des mitrailleuses à l'usine Darracq, Suresnes, France, 1915



Char Renault FT-17

Renault dans la Première Guerre mondiale

En 1914, lorsque la guerre éclate, Renault se lance dans la production de munitions, d'avions militaires et, plus tard, dans les tanks avec son Renault FT-17. En 1916, l'entreprise ne produit plus que du matériel de guerre. En 1918, Renault est devenu le premier manufacturier privé de France et est honoré par les Alliés pour sa contribution à l'effort de guerre.

Ainsi, en Allemagne, un véritable dirigisme étatique est développé alors qu'en France et au Royaume-Uni, les gouvernements vont dans un premier temps établir des partenariats avec des entreprises privées (par exemple Renault pour la France). L'État français était jusque-là peu habitué à collaborer avec les industriels. Une interpénétration croissante des milieux d'affaires et de l'État va s'établir. De nouvelles structures administratives, comme le ministère de l'Armement, sont créées par les pouvoirs publics français pour assurer l'emprise de l'État sur l'économie. À partir de 1918, de nouvelles lois élargissant le pouvoir d'intervention de l'État sont votées. À la fin de la guerre, en France comme au Royaume-Uni et en Allemagne, l'État a pris le contrôle d'une majorité des activités économiques.



Tickets français de rationnement pour le pain

D'une façon générale, la production économique des différents pays a dû s'adapter au passage d'une économie de paix à une économie de guerre.

L'état de guerre et les blocus vont perturber les circuits d'échanges traditionnels et entraîner la raréfaction de certains produits importés. En effet, aucun État n'est autosuffisant avant 1914, la plupart importent une large part de leurs approvisionnements, alimentaires en particulier.

Ainsi, la France va perdre des territoires importants pour son économie au profit de l'Allemagne : le nord et l'est de la France, où se trouvent les principaux bassins miniers. Elle perd 20 % de sa production céréalière et 50 % de sa production sucrière¹. Le monde agricole est particulièrement déstabilisé par le départ de nombreux hommes à la guerre et par la pénurie d'engrais. Face à l'inflation qui gonfle les prix des marchandises de première nécessité, les Alliés décident d'opter pour les réquisitions et le rationnement des denrées alimentaires tout en optimisant l'effort de guerre.

L'Allemagne, victime d'un blocus de la part des Alliés, se voit privée de la moitié de sa marine marchande et de nombreux produits importés. On n'hésite plus à affamer les civils adverses, indice d'une totalisation du conflit. À l'inverse, les partisans allemands d'une guerre à outrance contre les civils britanniques finissent par convaincre l'état-major allemand de la nécessité de priver le Royaume-Uni de céréales australiennes et américaines. Les Allemands se lancent ainsi dans une campagne sous-marine importante, restreinte par le torpillage du *Lusitania* le 7 mai 1915², puis reprise de façon plus intensive en janvier 1917.



Affiche française, « Economisons le pain en mangeant des pommes de terre », 1916



Carte postale non datée « Souvenirs de l'année de guerre 1916 »

Les Allemands mettent en place une complexe combinaison entre dirigisme étatique et maintien d'une économie de marché. Ce système va entraîner des profits importants pour une minorité, mais aussi provoquer la frustration de plus en plus importante de la population, appauvrie et endeuillée³. En effet, la priorité de l'approvisionnement en nourriture dévolue à l'armée entraîne des pénuries de marchandises pour la population allemande. Les autorités allemandes sont pratiquement incapables de distribuer correctement la nourriture et d'administrer l'acheminement et la vente de produits alimentaires. On assiste à des émeutes de la faim à Berlin lors de « l'hiver des rutabagas » en 1916, en raison du manque de ravitaillement de la population allemande, obligée de se contenter de ce légume. De plus, les demandes des industries lourdes et militaires, de plus en plus exorbitantes,

¹ Pour en savoir plus, voir le chapitre sur la fin du conflit.

² ROUSSEAU Frédéric, *La Grande Guerre en tant qu'expériences sociales*, Paris, Éditions Ellipses, 2006, p. 84 (Collection Le monde : une histoire).

³ *ibidem*.

vont désorganiser le tissu industriel et commercial allemand, entraînant des fermetures d'usines considérées comme moins utiles pour l'effort de guerre.

Les Alliés connaissent également des mouvements sociaux en 1916, 1917 et 1918, bien qu'ils peuvent compter depuis 1917 sur leur nouvel allié, les États-Unis, pour les approvisionner et les financer. Toutefois, les populations alliées connaissent elles aussi la faim, le rationnement, les pénuries et l'inflation, en particulier à partir de 1916.

Le pain KK

La sous-nutrition allemande atteint des niveaux importants à la fin de la guerre. Ainsi, la ration des civils est inférieure à 1000 kilocalories par jour, en dépit des substituts alimentaires, comme le *Kriegsbrot*, le « pain de guerre » ou « pain K » qui, additionné de fécule de pommes de terre, devient le « pain KK », en allemand le *Kartoffel Kriegsbrot*. Il peut parfois être composé de différents ingrédients, comme de la sciure ou du sang de bœuf, pouvant rendre la digestion extrêmement difficile. À cause de sa dénomination, cette appellation entraîne de la part des alliés d'innombrables allusions scatologiques, notamment dans les cartes postales, pour dévaloriser l'ennemi⁴.



Carte postale française, « Fabrication du pain KK »

Le financement de la production de guerre a un coût très élevé pour tous les camps. Ce problème va contraindre les banques centrales des pays belligérants à procéder à des émissions massives de papier monnaie, provoquant de l'inflation. Les gouvernements vont en outre, dans un premier temps, emprunter à l'intérieur de leur pays, comme en témoignent les diverses campagnes d'affiches de propagande pour encourager les épargnants à prêter leur or ou à acheter des bons d'État. On mobilise ainsi l'épargne des civils. Dans un second temps, les pays de l'Entente vont emprunter au Royaume-Uni, mais surtout aux États-Unis.



Affiche allemande appelant la population à souscrire à un emprunt de guerre



Affiche française, « Souscrivez au 4^e emprunt national »

⁴ BOURCIER Laurent, « Pain KK », in *Compagnons Boulangers, Pâtisseries Restés Fidèles au Devoir*, Site du Centre de Recherche et d'étude de la boulangerie et de ses compagnonnages, [en ligne], <http://www.compagnons-boulangers-patisseries.com/crebesc/pain-k/> (Page consultée le 02/06/2014, dernière mise à jour le 01/06/2014).

La mobilisation humaine

La totalisation de la Première Guerre mondiale se manifeste aussi par la mobilisation massive de la population et par la violence extrême à son égard.

D'une part, au front, de nombreux soldats sont mobilisés dès le début de la guerre (service militaire obligatoire ou volontariat) : 4 017 000 hommes en France, 4 500 000 en Allemagne, 3 000 000 en Autriche-Hongrie, 5 971 000 en Russie, 975 000 au Royaume-Uni. Progressivement, les États vont faire appel aux réservistes, aux jeunes recrues, aux hommes issus des colonies... Ainsi, l'armée britannique, après de nombreux appels à la mobilisation volontaire, instaure la conscription, c'est-à-dire le service militaire obligatoire, en 1916.

Au front, la guerre est totale : les combattants sont confrontés aux violences extrêmes, à la mort anonyme, massive et industrielle. La guerre est l'occasion de mobiliser des armes nouvelles, de plus en plus meurtrières (mitraillettes, tanks, gaz...). On assiste à l'industrialisation des combats, qui entraîne une réorganisation nécessitant une main-d'œuvre importante dans les usines.

Or, la majorité des hommes en âge de travailler se trouve au front. On fait alors d'abord appel à la main-d'œuvre féminine. En France, les femmes travaillent dans les usines d'armement et sont surnommées « les munitionnettes ». Le taux d'activité féminine demeure toutefois modéré.



Les munitionnettes

des territoires occupés. Parmi eux, on compte des Belges, des Français, des Polonais, des Slaves...

Enfin, les civils sont aussi victimes de la guerre, devenant des cibles à part entière, comme en témoignent les massacres d'août 1914 en Belgique, le génocide arménien en 1915, les bombardements de villages et de villes, les déportations... La faim devient une arme lors du blocus économique de l'Allemagne, les experts n'hésitant pas à quantifier les ressources du camp ennemi pour en priver la population. Parfois, la distinction entre civils et militaires s'efface partiellement...

La force de travail des adolescents et des vieillards (en particulier dans les campagnes) est également sollicitée. Les États font aussi appel à la main-d'œuvre étrangère. On estime ainsi à près de 500 000 les étrangers venus en France, dont des Espagnols, des Chinois, mais aussi des travailleurs coloniaux (Nord-Africains, Indochinois...). Les prisonniers vont aussi suppléer à l'insuffisance de main-d'œuvre, que ce soit en France ou dans le Reich, qui va d'ailleurs pratiquer une politique de déportation de travailleurs



Vietnamiens employés à la fabrication des obus à l'arsenal de Tarbes (France)

Le génocide arménien

À la veille de la Grande Guerre, les Arméniens forment, au sein de l'Empire ottoman à majorité musulmane, une minorité chrétienne forte d'environ 2 millions de membres, répartis essentiellement dans la partie orientale de l'Anatolie. Déjà victimes de violences à la fin du XIX^e siècle et au début du XX^e siècle (assassinats collectifs, pillages et spoliations à grande échelle), les Arméniens sont progressivement désignés comme des ennemis de l'intérieur par une idéologie nationaliste turque (panturquisme) de plus en plus agressive, qui vise à « turquifier » les minorités ethniques de l'Empire ottoman, les Arméniens représentant un obstacle pour la mise en place de cette politique.



Femme arménienne à genoux devant un enfant mort à Syrie-Alep

Pendant la Grande Guerre, les Arméniens sont victimes d'exactions au moment de la déroute des Turcs face aux Russes dans le Caucase en janvier 1915. Cette défaite est le signal des déportations et des massacres de masse des Arméniens, désignés par le gouvernement comme responsables de l'échec turc.

Les soldats arméniens sont envoyés dans des bataillons de travail, puis massacrés. Le 24 avril 1915, 2 345 intellectuels et notables de l'élite arménienne d'Istanbul sont arrêtés et supprimés, dans une atmosphère de panique en raison de l'annonce d'un projet de débarquement allié. Les Arméniens et d'autres chrétiens de l'Empire ottoman sont déportés dans des camps. Les hommes sont souvent tués sur place tandis que des centaines de milliers de vieillards, de femmes et d'enfants sont déportés vers des zones désertiques en Syrie et en Mésopotamie. Sur les routes, la plupart décèdent de faim, de froid, d'épuisement ou de sévices. On estime le nombre de victimes entre 1 et 1,2 million.

Ce génocide est le résultat d'une politique décidée au plus haut niveau, fondée sur une idéologie nationaliste violente relayée au niveau local par les autorités civiles et militaires. La reconnaissance politique du génocide fait encore l'objet de débats et controverses, notamment en Turquie.

La mobilisation des esprits : propagande et censure

Les États mettent en place une propagande officielle intensive, que les contemporains surnomment « bourrage de crâne », pour s'assurer le soutien de l'opinion publique, encourager l'arrière à participer activement au conflit en soutenant le moral des troupes, en s'engageant et en mobilisant son épargne. Ils utilisent aussi la censure pour contrôler cette même opinion et limiter l'impact de la guerre sur le moral des civils. La propagande a en général plusieurs objectifs.

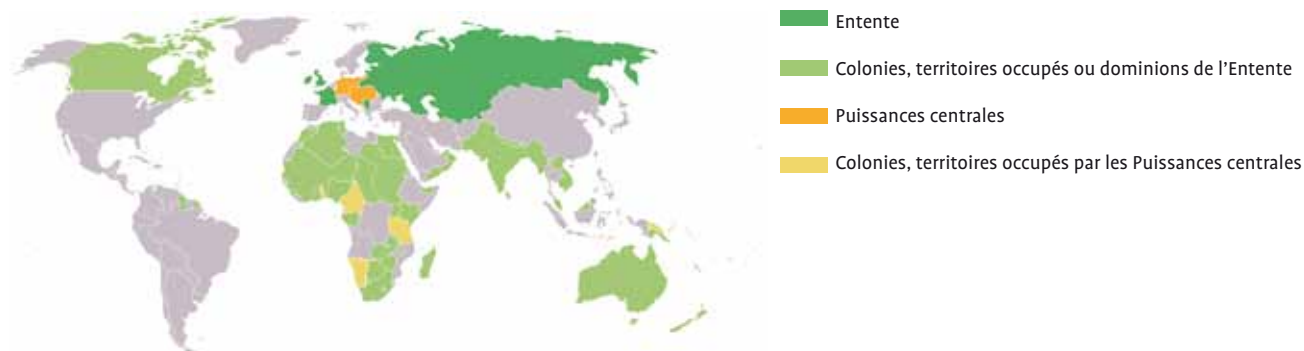
Dans les deux camps, les intellectuels sont souvent mis à contribution pour dénoncer la barbarie ennemie et apporter leur soutien moral à une « guerre juste ». Il faut rassurer et mobiliser la population autour du thème de la victoire⁵.

⁵ Voir chapitre « Propagande, mythes et réalité ».

La mondialisation du conflit européen

La Première Guerre mondiale est un conflit d'une ampleur inédite et n'est qu'en partie le résultat de la dynamique de totalisation.

Si le théâtre des opérations militaires se situe dans un premier temps sur le continent européen (à l'ouest, avec la guerre qui s'enlise dans les tranchées, et à l'est, où domine une guerre de mouvement), l'implication des colonies et des dominions (le Canada, l'Australie, la Nouvelle-Zélande...) ainsi que l'entrée en guerre des États-Unis aux côtés de la France et du Royaume-Uni expliquent l'utilisation du qualificatif « mondiale » lors de l'évocation de cette guerre.



Carte représentant l'Entente et les Empires centraux, avec leurs colonies (4 août 1914)

Les pays européens impliqués dans le conflit sont des puissances coloniales. Ils vont dès lors entraîner les peuples colonisés dans la guerre. Pour la France, on estime ainsi que près de 600 000 hommes issus de ses colonies seront recrutés au cours du conflit, parfois par la force (un tiers du Maghreb, un quart de l'Afrique subsaharienne, le reste venant de Madagascar, d'Indochine et des différentes possessions françaises d'Océanie, du Pacifique et des Antilles)⁶. Près de 71 000 coloniaux français seront tués⁷. Pendant la Première Guerre mondiale, plus de 50 ethnies, nationalités et cultures étaient présentes sur le front belge.

Des Congolais sur le front occidental⁸



Congolais sur le front de l'Yser

Le front européen voit donc arriver des tirailleurs sénégalais, mais également des spahis (unités de cavalerie françaises reprenant des Nord-Africains), zouaves (unités d'infanterie légère composées de colonisés français issus de l'Afrique du Nord), Indiens, Chinois et autres peuples des colonies.

La Belgique ne fait pas appel aux troupes coloniales sur le territoire national. Toutefois, 32 soldats congolais au moins, volontaires (la majorité d'entre eux travaillant à la compagnie maritime belge ou en Belgique avant la guerre), s'engageront aux côtés des troupes belges, notamment à Namur, à Anvers et sur le front de l'Yser.

Parmi ceux-ci se trouve Paul Panda Farnana (1888-1930), agronome et nationaliste congolais. Emmené en Belgique en 1900, il entame des études à l'Athénée d'Ixelles. Il achève ensuite une formation en agronomie. En 1909, il est de retour au Congo en tant qu'attaché au Jardin botanique d'Eala. Au moment du déclenchement de la guerre, il est en congé en Europe et s'engage dans le corps des volontaires congolais. Fait prisonnier lors de la défense de la ville de Namur, il n'est libéré qu'à l'Armistice, après une pénible captivité au cours de laquelle il côtoie des tirailleurs sénégalais. Après la guerre, il deviendra l'un des premiers militants du panafricanisme et le précurseur du nationalisme congolais. Il sera porte-parole des vétérans congolais de la Grande Guerre et dénoncera la politique coloniale belge.



Paul Panda Farnana

⁶ ROUSSEAU Frédérique, *op. cit.*, p. 39.

⁷ *Idem*, p.40.

⁸ DENDOOVEN Dominiek, CHIELENS Piet, *La Première Guerre mondiale. Cinq continents au front*, Bruxelles, Editions Racine, 2009, p. 43-44 ; AMEZ Benoît, « Trois Congolais sur le front de l'Yser : 1^{ère} partie », in AMEZ Benoît, 14-18 : la Grande Guerre, [en ligne] <http://14-18-la-grande-guerre.over-blog.net/article-trois-congolais-sur-le-front-de-l-yser-1ere-partie-46667709.html>; (page consultée le 03/03/2014) ; BROSENS Griet, *Congo aan den Yser*, Anvers, Manteau, 2013.

Les colonies anglaises et les dominions de l'Empire britannique fournissent des renforts importants : 600 000 Canadiens, 400 000 Australiens, 100 000 Néo-Zélandais et 100 000 Sud-Africains, près de 35 000 hommes issus de ses forces africaines, 93 000 auxiliaires noirs recrutés en Afrique du Sud et 10 000 Antillais. Ce sont surtout les troupes indiennes qui vont constituer le gros des troupes coloniales anglaises : 1,4 million d'Indiens, qui vont s'ajouter aux 250 000 déjà présents dans l'armée anglaise avant la guerre⁹.



Tirailleurs annamites (Viêt Nam) au camp français de Zeitlenick, sur le front oriental à Thessalonique (Grèce), en mai-juin 1916

Ces derniers combattront non seulement en Europe, mais aussi en Mésopotamie, en Palestine, en Afrique...

Tout au long de la guerre, les colonies et dominions fournissent aussi des ressources économiques et financières, ainsi que de la main-d'œuvre pour l'arrière. La domination coloniale semble dès lors être à son apogée pendant la Première Guerre mondiale. L'expérience de guerre des colonisés va cependant bouleverser profondément leur vision des colonisateurs, des « Blancs ». Si cela ne va pas encore se manifester sous la forme d'un



Soldats britanniques originaires du Pendjab, France, 1917

véritable nationalisme, les peuples colonisés vont peu à peu réclamer plus d'égalité et de dignité, exigeant au nom des sacrifices consentis d'être reconnus comme des citoyens à part entière. Les colonies prennent progressivement conscience de leur identité et de leurs différences. La première étape vers le déclin de l'Europe impériale et coloniale est engagée.

⁹ ROUSSEAU Frédéric, *op. cit.*, p. 41.

Le tirailleur sénégalais, une figure « mythique » de la Grande Guerre



Une du journal satirique allemand le *Kladderadatsch* (1916) représentant le tirailleur sénégalais comme un être sanguinaire et cannibale, portant le crâne d'un ennemi et un collier de dents autour du cou

Chez les Alliés, l'héroïsme de ces soldats indigènes, présentés comme des combattants redoutables mais enfantins, est plutôt mis en exergue et l'iconographie de l'époque n'hésite pas à comparer le « noir civilisé » au « sauvage allemand ». Les Allemands, qui ne sont pas en mesure de mobiliser leurs troupes coloniales, considèrent à l'inverse que l'utilisation de soldats africains est bien la preuve de la barbarie adverse, ironisant ainsi sur le prétendu combat des Alliés mené au nom de la « civilisation ».

Les tirailleurs « sénégalais » (qui ne proviennent pas seulement du Sénégal, mais de toute l'Afrique subsaharienne française) ont subi des pertes équivalentes à celles de l'ensemble de l'armée française (16 % d'entre eux perdront la vie), notamment sur le front de l'Yser. La figure du tirailleur sénégalais est très présente dans la propagande alliée, mais aussi allemande.



Carte postale

Le conflit devient mondial en raison de l'existence d'empires coloniaux et de la répartition des belligérants sur tous les continents et parce que les théâtres d'opérations non européens sont nombreux : comptoirs allemands en Chine et dans le Pacifique, Empire ottoman, Europe de l'Est, Palestine, Irak, océan Indien ou encore en Afrique où les Alliés veulent s'emparer des colonies allemandes, prendre le contrôle des voies de communication et mettre la main sur les matières premières.



Première ligne de défense du côté allemand, avec les troupes du troisième bataillon de marine, lors du siège de Tsingtao en novembre 1914 (ville aujourd'hui chinoise)



Campagne des Dardanelles. Troupes australiennes chargeant une tranchée turque

Du côté de la Triplice, on retrouve l'Allemagne, l'Autriche-Hongrie puis, à partir de novembre 1914, l'Empire ottoman qui s'étend jusqu'aux confins de la Palestine vers le désert du Sinaï. Outre le territoire turc *stricto sensu*, c'est donc le Proche-Orient arabe qui va entrer en guerre, de la Syrie au canal de Suez et de la Méditerranée au golfe Persique. L'Empire ottoman s'est rapproché naturellement de la Triplice et des Puissances centrales pour lutter contre les Russes, ennemis historiques.

Le jeu des alliances et la recherche d'alliés jouent un rôle tout aussi essentiel dans cette extension géographique du conflit. Ainsi, dans un premier temps rentrent en guerre au sein de l'Entente : la France, le Royaume-Uni, la Russie, la Serbie et le Japon. Menant depuis plusieurs années une politique impérialiste en Asie, ce dernier voit dans la guerre un moyen idéal d'étendre sa sphère d'influence en Extrême-Orient et revendiquer un rôle géopolitique sur l'échiquier mondial. Le Japon occupera les îles allemandes de Carolines, Marshall et Mariannes, situées dans l'océan Pacifique, ainsi que la concession chinoise de Shandong.



Entrée du général britannique Maude à Bagdad le 11 mars 1917

En 1915, l'Allemagne s'allie à la Bulgarie pour rompre l'encerclement auquel elle est soumise en raison du blocus anglais. La Grèce et l'Italie rejoignent l'Entente en 1915, suivies par la Roumanie et les Arabes en 1916, puis, en 1917, par les États-Unis s'engagent dans le conflit aux côtés de l'Entente. Certains pays vont contribuer de façon plus modeste, comme le Panama, le Brésil ou encore Cuba.

La mémoire oubliée des Congolais de la Force publique du Congo belge



Extrait d'une vignette de l'ouvrage *Le Congo belge* de Francis Lambin

Dès le 15 août 1914, les troupes allemandes du Ruanda-Urundi bombardent les villes du lac Tanganyika puis, le 22 août, le port d'Albertville. Des unités belgo-congolaises de la Force publique (souvent des soldats congolais encadrés par des gradés européens) attaquent en 1914 le Cameroun allemand aux côtés des Franco-Britanniques, prenant part à la prise de la Sangha et à la chute de Yaoundé en 1916. Lors de l'attaque du territoire britannique rhodésien par les Allemands, deux compagnies congolaises

se portent au secours des Anglais. En 1916, les troupes belgo-congolaises, dirigées par le général Tombeur, le colonel Molitor et le colonel Olsen mènent une attaque puissante contre l'Afrique orientale allemande et s'emparent de Kigali après une résistance opiniâtre des troupes allemandes. Alors que le Ruanda-Urundi est déjà occupé, Tabora tombe le 19 septembre 1916 après une lutte acharnée. Les forces britanniques et belgo-congolaises coalisées se lancent à la conquête du Tanganyika. La région située entre Tabora et l'océan Indien constitue le dernier théâtre des combats de la Force publique. La topographie du terrain africain oblige les états-majors à opter pour une guerre de mouvement, nécessitant la mobilisation de près de 260 000 porteurs congolais, dont les conditions de vie sont précaires : beaucoup meurent d'épuisement ou de maladie. Selon les dernières estimations, près de 12 000 soldats congolais sont morts pendant ces combats. La population civile congolaise est, quant à elle, confrontée à la famine, suite à la désorganisation provoquée par la mobilisation d'hommes pour porter les armes et les provisions.

Si la campagne de la Force publique en 14-18 a fait l'objet de plusieurs publications après-guerre, il n'y est souvent question de l'action des soldats indigènes qu'à travers les qualités des officiers européens. Les Congolais ne sont que des acteurs « passifs » des victoires belges. Parfois, leur présence n'est pas mentionnée, comme dans l'ouvrage rédigé en 1948 par Francis Lambin. Bien que les Congolais soient représentés à de nombreuses reprises, il n'en est jamais question dans les légendes accompagnant l'iconographie. Le soldat congolais fait donc un peu figure d'oublié de l'histoire belge.



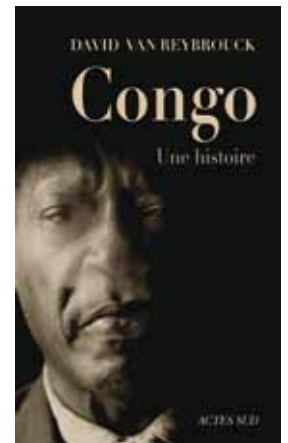
Monument aux troupes belges en Afrique, Schaerbeek

Certaines initiatives entendent néanmoins contribuer à la reconnaissance du sacrifice des Congolais au cours du premier conflit mondial. On peut ainsi souligner l'existence à Schaerbeek d'un monument aux morts des campagnes de la Force publique d'Afrique, inauguré en 1970 à l'initiative de l'Union royale des Fraternelles coloniales. On y voit deux figures : un officier colonial belge et un soldat congolais coiffé d'une « chéchia », réunis par deux mains serrées. En 2005, un mémorial similaire est érigé à Kinshasa en mémoire des anciens combattants congolais. En 2012, le travail de David Van Reybrouck dans son ouvrage *Congo. Une Histoire*, qui a reçu le Prix Médicis Essai 2012 ainsi que le Prix du meilleur livre étranger 2012 (essai), il met notamment en exergue la participation des troupes congolaises à la Première Guerre mondiale et le peu de reconnaissance qu'elles en ont récolté, à la lumière du vécu actuel des Congolais.

Congo. Une histoire : extrait

À mi-chemin entre le récit chronologique, historique et le récit fictionnel, l'ouvrage de David Van Reybrouck, historien de formation, retrace l'histoire du Congo de la préhistoire à la République démocratique du Congo d'aujourd'hui. Elle est véritablement incarnée par les Congolais. David Van Reybrouck met ainsi en relation le vécu personnel de ceux-ci et l'histoire congolaise, relatée à travers le ressenti de personnages qui ont réellement existé.

L'extrait ci-dessous revient sur l'implication du Congo dans la Première Guerre mondiale. S'il évoque le rôle des Congolais de l'armée belge, leur apport logistique dans les manœuvres alliées en Afrique et le peu de reconnaissance qu'ils reçurent, David Van Reybrouck insiste également sur la participation du Congo dans l'économie de guerre alliée, notamment avec l'exploitation et l'exportation de cuivre. Enfin, il souligne l'impact du conflit sur ce pays.




« Ce jour-là, on célébrait le quatre-vingt-dixième anniversaire de l'armistice de la Première Guerre mondiale [...].

En 1914, le Congo était neutre, comme la Belgique. Il ne pouvait en être autrement ; les deux pays avaient été autrefois conçus comme des États tampons entre des grandes puissances rivales. Pour le Congo, cette neutralité découlait des accords de la conférence de Berlin. Mais le 15 août 1914, onze jours après l'invasion de la Belgique, ce fut terminé. Devant le village de Mokolubu, du côté congolais du lac Tanganyika, un bateau à vapeur surgit. Il venait de l'autre côté, le côté allemand. Le bateau ouvrit le feu sur un lieu de divertissement local et coula une quinzaine de pirogues. Un détachement de soldats allemands débarqua et sectionna en quatorze endroits le câble du téléphone. Une semaine plus tard, le port de Lukuga fut attaqué. Ainsi commença la Première Guerre mondiale au Congo. L'intégrité territoriale était menacée, la neutralité n'était plus un impératif.

Le colonialisme conféra à un conflit armé européen la dimension d'une guerre mondiale. De grandes parties de l'Afrique furent mêlées à la conflagration mondiale. [...]

En Belgique, d'aucuns ne se demandaient si on ne pouvait pas calmer l'appétit du voisin à l'est en lui faisant cadeau de la moitié du Congo. Un territoire de six cent quatre-vingts mille kilomètres carrés de forêt vierge ne permettrait-il pas de tempérer un tant soit peu la voracité teutonne ?

Mais la guerre avait éclaté, donc en Afrique aussi. Pas un indigène ne savait qui était l'archiduc François-Ferdinand de Habsbourg et pourquoi un coup de feu dans le mille à Sarajevo devait conduire à des massacres dans la savane, mais les Blancs prenaient l'affaire très au sérieux. Les opérations de guerre en Afrique n'eurent cependant aucun point commun avec la guerre de positions tenace qu'endura l'Europe. Il n'y eut pas de front unique, continu, comme la ligne allant de la mer du Nord à la Suisse. Il n'y eut pas de tranchées, pas d'attaques au gaz moutarde, pas de positions sapées à la dynamite, pas de trêve de Noël avec des matchs de foot dans le no man's land. Les dimensions du continent africain, l'absence de routes, le manque de soldats et la topographie souvent extrêmement difficile donnèrent lieu à un tout autre type de combats. On ne conquérait pas des territoires, mais des emplacements stratégiques. On ne perçait pas une ligne de front compacte, mais on remportait la victoire sur



un régiment local. [...]

Le gouverneur général reçut de Bruxelles l'instruction de faire intervenir la Force publique pour protéger la colonie [...] tandis que la Belgique se faisait presque fouler aux pieds par les troupes allemandes, le territoire de la colonie resta quasi intact pendant toute la guerre. [...]


Les troupes congolaises se battirent sur trois fronts : au Cameroun, en Rhodésie et en Afrique-Orientale allemande. Les deux premiers exigeaient des efforts de relativement petite envergure. En 1914, six cents soldats et une poignée de commandants blancs vinrent en aide aux troupes alliées dans leur lutte pour le Cameroun. Et une année plus tard, deux cent quatre-vingt-trois Congolais et sept militaires belges montèrent en ligne avec les troupes coloniales britanniques quand les Allemands menacèrent la Rhodésie. Mais c'est dans l'est de la colonie qu'eut lieu — et de loin — le plus grand déploiement de forces. Dans la région du Kivu, la frontière entre les territoires belge et allemand n'avait été tracée qu'en 1910. À partir de 1915, les troupes allemandes essayèrent à plusieurs reprises d'envahir le Kivu pour ensuite pousser jusqu'aux mines d'or de Kilo-Moto dans la forêt de l'Ituri. Elles échouèrent. En revanche, elles parvinrent à prendre le contrôle de deux des Grands Lacs : le lac Tanganyika et le lac Kivu, beaucoup plus petit. [...]

La lutte pour le lac Tanganyika allait devenir l'une des plus épiques de toute la Première Guerre mondiale. Depuis l'Afrique du Sud, les troupes britanniques acheminèrent clandestinement les pièces détachées de deux chaloupes canonnières vers les rives du fleuve. Transporter des bateaux en pièces détachées par voie terrestre : on se serait cru encore au temps de Stanley. Sous les faux noms Mimi et Toutou, ces embarcations jouèrent un rôle décisif pour saper la combativité de la marine allemande. Mais il y eut plus impensable encore, si tant est que ce soit possible : l'idée de renforcer à l'aide de quatre hydravions les troupes coloniales belges au bord du lac Tanganyika. L'aviation en était encore à ses balbutiements, *a fortiori* l'aviation coloniale. Personne ne savait comment ces appareils légers allaient réagir dans l'air chaud des tropiques. Personne n'avait d'expérience de l'aviation en temps de guerre, sans parler de fragiles biplans qui devaient décoller depuis l'eau. Les quatre appareils arrivèrent en pièces détachées par bateau à Matadi. Le train les transporta ensuite jusqu'à Kinshasa, où elles furent transbordées sur un cargo qui partit pour Kisangani. Un mois plus tard, elles parvenaient à Kalemie. Cinq cents tonnes de matériel, cinquante-trois mille litres de carburant et d'huile, quatre mitrailleurs et trente mille cartouches. Comme le lac Tanganyika était trop agité pour servir de piste de décollage et d'atterrissage, on transporta les petits avions dans une lagune fermée, trente kilomètres plus loin. Elle était totalement dissimulée à la vue de l'ennemi et l'eau ne faisait pratiquement pas de vagues. En 1916, les petits avions effectuèrent plusieurs vols au-dessus du lac Tanganyika, essentiellement dans le but de bombarder le *Von Götzen*, et ils y parvinrent le 10 juillet. (Mais le *Von Götzen* ne coula pas ; en 2010 il est encore en service, servant de ferry-boat sur le lac où il connut une fin sans gloire pour un navire de guerre.) La défense du littoral allemand, et surtout de la petite ville de Kigoma, était brisée.

Pendant ce temps, l'infanterie ne restait pas sans rien faire. Le général Tombeur, à la tête de la Force publique, concentra d'importantes forces militaires sur la frontière orientale du Congo. Il réunit quinze mille hommes, tous équipés de fusils et de munitions. Les problèmes logistiques liés à l'acheminement de tout ce matériel au bon endroit devaient être un cauchemar. Des milliers et des milliers de porteurs se chargeaient du transport. Pour chaque soldat qui marchait au combat, il fallait environ sept porteurs. En tout, pendant les quatre années de guerre, quelque deux cent soixante mille porteurs intervinrent, sur une population d'à peine dix millions d'habitants. Beaucoup d'entre eux étaient sous-alimentés. L'eau potable était rare. On buvait dans des mares, on buvait sa propre urine. Il y avait une grande pénurie de nourriture, de tentes et de couvertures, alors que les hommes traversaient les hautes terres du Kivu où les nuits étaient fraîches. Selon certaines estimations, vingt-cinq mille porteurs sont morts. Deux mille militaires ont perdu la vie. Au paroxysme du combat, l'armée atteignit vingt-cinq mille soldats.

En mars, Tombeur jugea que le moment était venu d'attaquer. La frontière avec l'Afrique-Orientale allemande fut franchie et la marche vers Kigali, la future capitale du Rwanda, put commencer. La ville tomba le 6 mai. De là, les troupes se dirigèrent sur Tabora, le centre administratif de la colonie allemande. À vol d'oiseau, la ville était six cents kilomètres plus loin ; l'expédition se fit à pied, là encore avec des dizaines de milliers de porteurs. Une autre colonne partit des rives du lac Tanganyika. Tabora était une ville importante, qui comptait plusieurs grands hôtels, des maisons de commerce et des industries. Elle était située à mille deux cents mètres au-dessus du niveau de la mer sur une vaste étendue aride. La conquête de Tabora marqua l'apogée des combats coloniaux belges pendant la Première Guerre mondiale. Le 19 septembre, après dix jours et dix nuits de violents combats, la ville tomba entre les mains du Congo belge. Les troupes allemandes battirent en retraite ; le drapeau tricolore belge claqua au-dessus de leur fort. Un an plus tard, en 1917, une autre campagne victorieuse serait menée au départ de Tabora pour relier Mahenge, cinq cents kilomètres plus loin, en direction du Mozambique. La Force publique contrôlait un tiers de l'Afrique-Orientale allemande. Quelques éléments marchèrent même vers l'océan Indien, mais ce fut Tabora qui devint le nom que tout le monde allait connaître. Le général Tombeur fut anobli — son nouveau nom, parfaitement adapté aux circonstances, étant Tombeur de Tabora — et à Saint-Gilles près de Bruxelles un monument stylisé fut érigé à sa gloire. Au Congo, Tabora eut la consonance d'une conquête mythique dont des générations d'écoliers allaient entendre parler. « [Le roi] Albert surveille les ennemis », chantaient les élèves des frères maristes à Kisangani, « Avec toute vigilance/En Europe, au village Tabora /il les tient à l'œil ».

Martin Kabuya, le militaire de 92 ans dont le grand-père avait été enterré vivant pendant la campagne du Soudan, avait



2 ans à la fin de la guerre. Son autre grand-père, du côté maternel, avait vu les combats de près. Il me l'a raconté alors que, par une journée caniculaire, j'étais assis chez lui dans le jardin : « Mon grand-père s'appelait Matthias Dinda et il est né en 1898. C'était un Zande, du nord du Congo. Notre tribu vient à l'origine du Soudan, nous sommes en fait tous soudanais. Il était très fort, il chassait les léopards. Il s'est enrôlé dans la Force publique et il est devenu *soldat de première classe*, le plus haut rang pour un Noir. Depuis Goma, il est entré au Rwanda, puis au Burundi et en Tanzanie, que des territoires allemands. Il était là quand Tabora est tombée. » Il s'est tu un instant. Un lézard à tête orange a filé sur le mur. « Mon grand-père était un ami de celui qui y a planté le drapeau. Il l'a même couvert à ce moment-là. C'était un très grand militaire. »

J'ai revu Kabuya lors de la commémoration de l'armistice à la Maison des anciens combattants. Les dizaines d'invités se sont assis dans la cour asséchée. Il était à l'avant parmi les anciens combattants. Des chaises de jardin en plastique avaient été disposées pour les accueillir. Une estrade pleine de sièges plus chics s'est remplie de hauts dignitaires militaires et civils. Quand la fanfare a commencé à jouer les hymnes nationaux de la Belgique et du Congo, tout le monde s'est levé d'un bond et a salué les soldats et les officiers pendant plusieurs minutes. C'était particulièrement émouvant. [...]

Après les discours est arrivé le moment de la remise annuelle des cadeaux. Le président de l'association des anciens combattants s'est vu offrir par le vice-ministre un réfrigérateur, un autre décoré a reçu de l'attaché militaire belge dix kilos de farine de manioc, mais le cadeau le plus important — un gros appareil audio portable importé de Chine — a été remis à une petite femme frêle d'un âge avancé que l'on a présentée sans détour comme étant « *la veuve* ». Elle s'appelait Hélène Nzimbu Diluzeyi, elle avait 94 ans et était la dernière veuve d'un vétéran de la Première Guerre mondiale.


À la fin, un groupe a joué pendant au moins une demi-heure le morceau *Ancien combattant* de Zao, un chanteur du Congo-Brazzaville, sans doute le plus beau morceau de la pop congolaise. « *La guerre, ce n'est pas bon, ce n'est pas bon* », entendait-on. Les vieux militaires ont commencé à danser dans la cour, tandis que circulaient la bière, le Coca-Cola et les collations. Certains glissaient les pieds prudemment en mesure, d'autres jouaient à la guerre : quelqu'un tenant un parapluie fit mine de tirer, un autre se laissa tomber par terre au ralenti, secoua ses membres au rythme de la musique et fit le mort. La veuve les regardait, amusée, applaudissait et ne pouvait s'empêcher de rire de temps en temps devant cette brillante pantomime. [...]

Le soir, j'ai vu chez son [...] fils, le colonel Yoka, une photo du vétéran de guerre. En uniforme, avec ses décorations et un visage extrêmement sérieux. Dans un rapport datant de 1921, son père était décrit comme « actif et honnête ». Mais le colonel me montra aussi un document intéressant, une lettre de son supérieur belge : « Le dénommé Masamba du village de Lugosi a été au service de la TSF comme planton du 9 août 1914 au 5 octobre 1918. » Signé le 7 octobre 1918, par un certain Vancleinghem, pour autant que l'écriture soit déchiffirable. Ces informations en disaient long. Ce soldat avait assuré son service pendant une période qui couvrait toute la durée de la Première Guerre mondiale. Il avait commencé à exercer ses fonctions cinq jours après le début de la guerre et il avait été démobilisé un mois avant l'armistice. Le dernier ancien combattant était aussi celui qui avait servi le plus longtemps dans l'armée.

La guerre mondiale n'eut pas seulement des conséquences pour les hommes de la Force publique. Dans les mines du Katanga, les mineurs ne restèrent pas inactifs. La production était intensive. Les relations financières avec Bruxelles étaient certes interrompues, mais la guerre avait fait gonfler la demande de cuivre. En pleine guerre, les exportations coloniales passèrent de 52 millions de francs belges en 1914 à 164 millions en 1917. Les obus britanniques et américains à Passendale, Ypres, Verdun et dans la Somme avaient des douilles en laiton composé à 75 % de cuivre katangais. Les pièces de leurs canons étaient faites en cuivre pur durci. Les balles de leurs fusils avaient quant à elles des douilles en cuivre blanc avec une teneur en cuivre de 80%. Les torpilles et les instruments de marine étaient fabriqués en cuivre, en bronze et en laiton.

En dehors des activités industrielles également, beaucoup de Congolais sentaient que c'était la guerre. Dans la Province orientale, les agriculteurs étaient contraints de cultiver du riz pour ravitailler les troupes. Ailleurs, les pouvoirs publics obligeaient la population à cultiver du coton ; les exportations en bénéficiaient, mais aussi les fabriques de textile. Tout un système de cultures obligatoires, de plantes qu'il fallait cultiver au nom des autorités, fut instauré. Il évoquait bien des mauvais souvenirs. Nkasi et Lutunu n'eurent peut-être guère conscience de la guerre dans leurs villages du Bas-Congo, mais de nombreux Congolais à l'intérieur des terres en sentirent le poids. [...]

Les conséquences de la Première Guerre mondiale pour le Congo belge furent considérables. En tout premier lieu sur le plan territorial. À la conférence de Versailles en 1919, on décida de partager les colonies allemandes entre les vainqueurs. Le Cameroun devint français et britannique, le Togo français et britannique, l'Afrique-Orientale allemande fut remise aux Britanniques et la Namibie, confiées au dominion britannique de l'Afrique du Sud. La Belgique obtint la tutelle de deux minuscules territoires à sa frontière orientale, les royaumes historiques du Rwanda et du Burundi (à l'époque encore le Ruanda et l'Urundi). En 1923, la Société des Nations légitima l'existence de ces territoires sous mandat. Sur le papier, un territoire sous mandat n'était pas une colonie, dans la pratique il existait peu de différences. Là aussi, on appliquait le cadre rigide de conceptions anthropologiques récentes. Dans le cas des territoires sous mandat également, on raisonnait aussi en termes de « races ». Elles avaient un caractère



absolu : on était ou bien tutsi ou bien hutu ou encore twa (pygmée). On oublia que les frontières entre ces catégories tribales avaient été floues pendant des siècles. Les conséquences de cet oubli allaient s'avérer désastreuses durant la deuxième moitié du XX^e siècle.

Au Congo, la guerre fut une sorte de bouton d'arrêt de l'histoire sociale.

Les tentatives hésitantes qui visaient à améliorer le sort des indigènes à travers de meilleurs logements près des mines ou par des campagnes à grande échelle de lutte contre la maladie du sommeil furent reportées indéfiniment. Au bout de quatre années épuisantes, la santé publique était redevenue très précaire. En 1918-1919, la grippe espagnole qui fit dans le monde entier de cinquante à cent millions de victimes, emporta cinq cent mille personnes au Congo. « La fièvre espagnole », m'a dit Kabuya, le vieil homme de 92 ans, « a fait beaucoup de morts ». On se serait cru à l'époque du dépeuplement de 1905. Le bouton d'arrêt s'est transformé en bouton de rembobinage.

Dans la vision des Belges, cependant, une chose avait changé. Pour la première fois, le sort des Congolais était examiné avec commisération. On s'apercevait que la population avait beaucoup souffert d'une guerre qui n'était pas la sienne. L'expérience partagée de la guerre chez les militaires avait en outre éveillé un sentiment de fraternité. Un officier belge de la Force publique l'a évoqué avec lyrisme : « Non, ces hommes, qui ont lutté, souffert, espéré, aimé, enduré, vaincu avec nous, pour nous, comme nous, ce ne sont pas, ce ne sont déjà plus des sauvages, des barbares. S'ils surent être nos égaux devant la souffrance et la noblesse du sacrifice, ils doivent, ils sauront le devenir aussi devant la civilisation. » Les soldats de la Force publique avaient fait la preuve de leur grand courage et de leur loyauté, même dans les circonstances les plus dures. Cela incitait à une plus grande clémence et, effectivement, à un plus grand engagement vis-à-vis du sort des indigènes.

Mais pour les Congolais, l'expérience était ambivalente. Beaucoup de soldats s'enthousiasmèrent des succès militaires belges incontestables. L'ivresse de la victoire avait un goût délicieux et forgea de nouveaux liens qui étaient indéniablement sincères et chaleureux. Les Belges pouvaient voler dans les airs et atterrir sur l'eau ! Mais les efforts de guerre furent pour beaucoup de Congolais ordinaires extrêmement lourds. De plus, et ce fut le plus dégrisant, ils avaient vu les Blancs, qui leur avaient appris à ne plus tuer et à ne plus livrer de guerres tribales, chercher à s'éliminer entre eux pendant quatre ans pour des raisons peu claires avec un imposant arsenal dans un conflit qui avait fait plus de morts que toutes les guerres tribales réunies dont ils pouvaient se souvenir. Oui, cela remettait tout de même un peu en cause le respect qu'ils éprouvaient pour eux. Il s'effrita. »

La Grande Guerre : une guerre totale, une guerre mondiale

Bibliographie

- AMEZ Benoît, « Trois Congolais sur le front de l'Yser : 1^{ère} partie », in AMEZ Benoît, *14-18 : la Grande Guerre*, [en ligne], <http://14-18-la-grande-guerre.over-blog.net/article-trois-congolais-sur-le-front-de-l-yser-1ere-partie-46667709.html> (page consultée le 03/03/2014).
- BOURCIER Laurent, « Pain KK », mis en ligne le 11 décembre 2012, in COMPAGNONS BOULANGERS, PÂTISSIERS RESTÉS FIDÈLES AU DEVOIR, *Site du Centre de Recherche et d'étude de la boulangerie et de ses compagnonnages*, [en ligne], <http://www.compagnons-boulangers-patisseries.com/crebec/pain-k/> (Page consultée le 02/06/2014).
- BROSENS Griet, *Congo aan den Yser*, Anvers, Manteau, 2013.
- DENDOOVEN Dominiek, CHIELENS Piet, *La Première Guerre mondiale. Cinq continents au front*, Bruxelles, Éditions Racine, 2009.
- LAMBIN Francis, *Le Congo belge*, Bruxelles, L. Cuypers, 1948.
- ROUSSEAU Frédéric, *La Grande Guerre en tant qu'expériences sociales*, Paris, Éditions Ellipses, 2006 (Collection Le monde : une histoire).
- VAN REYBROUCK David, *Congo. Une Histoire*, Arles, Actes Sud, 2012.

Iconographie

« Fabrication de canons, Usine Krupp, Allemagne », photographie, Wikimedia Commons, 1915 (http://commons.wikimedia.org/wiki/File:Krupp_Factory_WWI.jpg) / « Fabrication des mitrailleuses à l'usine Darracq, Suresnes, France », photographie, Gallica, 1915 (<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btvtb9043404c>) / « Char Renault FT-17 », photographie, Dictionnaires et Encyclopédies sur Academic, s.d. (<http://fr.academic.ru/dic.nsf/frwiki/1423245>) / « Tickets de rationnement pour le pain », Site généalogique des Nihart, s.d. (<http://www.nihart.com/fr14-18.htm>) / VERNET Yvonne, « Économisons le pain en mangeant des pommes de terre », affiche, Library of Congress, 1916 (<http://www.loc.gov/pictures/item/99613522/>) / « Souvenirs de l'année de guerre 1916 », carte postale, Wikimedia Commons, 1916 (http://commons.wikimedia.org/wiki/File:Rationierung_1.jpg) / « Fabrication du pain KK », carte postale, s.d. / « Zeichne die Krieganleihe! Heer und Flotte erwarten es von dir ! », affiche, Library of Congress, 1917 (<http://www.loc.gov/pictures/item/2004665803/>) / « Crédit Lyonnais. Souscrivez au 4^e Emprunt National », affiche, Library of Congress, 1918 (<http://www.loc.gov/pictures/item/99613774/>) / « Femmes travaillant dans une usine à Chirwell (Royaume-Uni) », photographie, Languages at Liverpool. The official blog for Cultures, Languages and Area Studies, s.d. (<http://soclas.wordpress.com/2013/11/11/1914-2014-a-portrait-gallery-faces-of-the-first-world-war/>) / « Annamites employés à la fabrication des obus à l'arsenal de Tarbes (France) », photographie, Flickr, s.d. (МАНННАИ <https://www.flickr.com/photos/13476480@N07/9523840524/>) / « Syrie-Alep. Femme arménienne à genoux devant un enfant mort », photographie, Library of Congress, s.d. (<http://www.loc.gov/pictures/item/2006679122/>) / « L'Entente et les Empires centraux, avec leurs colonies (4 août 1914) », carte, Wikimedia Commons, 16/11/2010, licence GNU Free Documentation License, s.d. (http://commons.wikimedia.org/wiki/File:World_War_I_1914_08_04.png) / « Congolais sur le front de l'Yser », photographie, Site. Le projet Mémoire de la Grande Guerre, s.d. (<http://www.1418herdacht.be/FR/le-calendrier/?period=4-2011&event=55>) / « Paul Panda Farnana », photographie, Special Collections and University Archives. University of Massachusetts. Amherst Libraries, s.d. (<http://scua.library.umass.edu/collections/galleries/dubois/MS0312-0443.jpg>) / « Tirailleurs annamites au camp français de Zeitlenick sur le front oriental à Thessalonique (Grèce) en mai-juin 1916 », photographie, 14-18 : Chroniques du Centenaire, 1916. (<http://lagrandeguerre.blog.lemonde.fr/2014/03/01/les-troupes-coloniales-oubliees-du-centenaire/>) / « Soldats britanniques originaires du Pendjab, France », photographie, Mission Centenaire 14-18. Portail officiel du Centenaire de la Première Guerre mondiale, 1917 © ECPAD Collection Tournassoud (<http://centenaire.org/fr/espace-scientifique/colloquesseminaires/guerre-et-colonies-1914-1918>) / Une du journal allemand *Kladderadatsch*, L'Histoire par l'image, 1916 © BPK, Berlin, Dist RMN-Grand Palais — Photographe inconnu (<http://www.histoire-image.org/pleincadre/index.php?i=929>) / « Voilà ce que c'est qu'un sauvage », carte postale, s.d. / « China, Schutzgebiet Kiautschou.- Kampf um Tsingtau 1914, vorderste deutsche Frontlinie, Biwak in einem trockenen Flussbett », © Bundesarchiv Bild 134-C1299 / CC-BY-SA (<http://www.bild.bundesarchiv.de/archives/barchpic/search/1405519433/?search%5Bform%5D%5BSIGNATUR%5D=Bild+134-C1299>) / « Scene just before the evacuation at Anzac. Australian troops charging near a Turkish trench. When they got there the Turks had flown. Dardanelles Campaign », photographie, National Archives and Records Administration, 1915 (<http://research.archives.gov/description/533108>) / « Entrée du général britannique Maude à Bagdad le 11 mars 1917 », photographie, Wikimedia Commons, 11/03/1917 (http://commons.wikimedia.org/wiki/File:Maude_in_Baghdad.jpg) / Vignette de l'ouvrage de Francis LAMBIN *Le Congo belge*, Bruxelles, L. Cuypers, 1948, p.34 / « Monument aux troupes belges en Afrique à Schaerbeek », Wikimedia Commons, 1970 (VARECH http://commons.wikimedia.org/wiki/File:Schaerbeek_Avenue_Huair_Hamoir_Troupes_des_Campagnes_d%27Afrique_001.jpg) / Couverture de l'ouvrage de David Van Reybrouck *Congo. Une histoire*, Site de la RFI (Radio France Info), 2012 (<http://www.rfi.fr/afrique/20121009-david-van-reybrouck-le-congo-est-etat-faillite-histoire-rdc/>)